

## **Jean Héré (1796 - 1865), un érudit Saint-Quentinois d'adoption**

### **Avant-propos**

La Société académique de Saint-Quentin fut fondée en 1825, quelques bases étant jetées en octobre et renforcées en 1826. L'autorisation du pouvoir s'étant fait attendre, elle ne fut officielle que le 15 avril 1827. Elle était en examen depuis un an.

Très vite, ses buts furent élargis et son appellation, conforme au désir des fondateurs, de « Société académique de Saint-Quentin » s'étendit, en 1829, à la demande du préfet, en « Société de sciences, arts, belles-lettres et agriculture ». Les intérêts agricoles, en effet, n'étaient pas représentés, et notre Société était alors la seule en mesure de combler cette lacune dans le département, ceci jusqu'à la fondation des comices agricoles soit, pour celui de Saint-Quentin, en 1852. Mais, rapidement, notre Société axa également ses études sur l'industrie car, sauf un timide essai – 1839-1841 – la Société industrielle ne fut fondée qu'en 1868. Dès les années 1840, la Société académique publie ses Mémoires, 2<sup>e</sup> série, sous le nom de *Annales agricoles, scientifiques et industrielles du département de l'Aisne*.

Au milieu des années 1860, avec la 3<sup>e</sup> série, le titre devint « Société académique des Sciences, Arts, Belles-lettres, Agriculture et Industrie de Saint-Quentin ». Ce titre demeura inchangé jusqu'à la dernière des publications de la Société, en 1940.

Depuis l'élaboration des nouveaux statuts, approuvés en 1973, le titre plus sobre de Société académique de Saint-Quentin a été adopté.

Mais nous voyons une grave lacune dans les premiers titres : le mot histoire n'y était même pas inscrit ! Et nous pouvons constater, à la lecture de nos *Mémoires* que, sauf à de très rares exceptions, elle n'y est pas retracée, tout au moins sur le plan local. L'histoire antique, parfois la guerre de 1557, y figurent comme objet d'étude de certains chercheurs et « tarte à la crème » de nombreux poètes, mais guère d'histoire locale avant Gomart et Lemaire, à partir de 1860. Ils seront suivis au XX<sup>e</sup> siècle de Jules Hachet, Charles Journal, Georges Gorisse, Jean Agombart, Jacques Ducastelle et autres, que nous n'oublierons pas.

On ne peut qu'admirer la puissance de travail des fondateurs et de leurs successeurs, mais Dieu ! que leurs œuvres nous semblent parfois ennuyeuses ! Bien que leur style ne soit pas toujours ampoulé comme celui de leur époque, il

y manque une touche de vie, indispensable de nos jours. On y relève pourtant des remarques pertinentes, qui n'ont pas pris une ride. On peut admirer, d'autre part, la virtuosité de nos érudits, à passer d'une dissertation philosophique aux sujets agricoles ou scientifiques.

L'exposé qui va suivre est un hommage à nos fondateurs. Depuis près de 175 ans, la Société académique s'efforce d'être digne d'eux.

### La fondation de la Société académique

L'historique de la Société académique de Saint-Quentin a été minutieusement rédigé en 1975, dans l'ouvrage spécial que cette dernière édita à cette occasion<sup>1</sup>. « Une douzaine de personnes, y est-il mentionné, se réunissaient en 1825 chez M. Héré, professeur de mathématiques au collège de Saint-Quentin ». C'est tout et c'est trop peu pour Jean Héré, un érudit qui a passé en notre ville presque toute sa vie : il y arriva à l'âge de 26 ans et y termina ses jours. Daniel Raffard de Brienne, qui descend en droite ligne de Jean Héré, Albert Martin de Méreuil, son parent, Charles Daudville et Théodule Collart, deux présidents de la Société académique, nous ont laissé de quoi satisfaire notre curiosité en éclairant la personnalité de celui qui dirigea à dix reprises notre Société. Notons que, jusqu'en 1967, la présidence en était renouvelée chaque année. Les comptes rendus et les articles publiés dans nos *Mémoires* enrichissent ces témoignages.

Dans son essai généalogique<sup>2</sup>, Albert Martin de Méreuil évoque une parenté avec le célèbre architecte de Nancy, Emmanuel Héré de Corny, ou une ascendance nivernaise (originaire du Bourbonnais) avec particule et blason : de gueules au hérisson d'argent, au chef d'argent, ascendance aristocratique dont Jean Héré n'était pas convaincu. Toutefois, le généalogiste remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec cinq générations de laboureurs ou vigneron du Loiret (cantons de Gien et de Châtillon-Coligny), où tous les aînés portent le prénom de Jean.

Le père de notre Jean Héré naquit en 1758 à Sainte-Geneviève-des-Bois (Loiret) où il se trouva orphelin à trois ans. C'est lui qui devint vigneron à Châtillon-sur-Loing<sup>3</sup>. Marié une première fois et devenu veuf, il épousa en 1791 Colombe Harrault, dont le père était « recteur des petites écoles ». Sous la Terreur, le vigneron cacha le curé du village et favorisa sa fuite. Madame Héré-Harrault mit au monde quatre enfants, dont le père disparut en 1806. Jean Héré, le second, né le 2 janvier 1796, fut donc orphelin à l'âge de dix ans.

1. *Cent cinquante années dans la vie locale, 1825-1975*, Société académique de Saint-Quentin, 1976.

2. A. Martin de Méreuil. *Des Raffard, bourgeois de Tonnerre du XV<sup>e</sup> siècle, aux Raffard de Brienne d'hier et d'aujourd'hui*, s.l., 1971.

3. Châtillon-sur-Loing, devenu Châtillon-Coligny.

Les débuts de son instruction furent assurés par le prêtre qui avait bénéficié de la protection de son père. Par reconnaissance, le curé fit entrer son jeune élève au séminaire d'Orléans, d'où il put poursuivre brillamment ses études au lycée de la ville. Il y excellait déjà dans la composition des vers latins.

Il fallait vivre et aider la famille. Le jeune Héré entra comme précepteur dans une famille aisée. Il enseigna à l'institution Morin, à Paris, puis en qualité de maître de mathématiques à l'École militaire préparatoire des Boulayes, près de Tournans, dans le Doubs. En 1822, à 26 ans, il fut nommé à la chaire de mathématiques du collège des Bons-Enfants, à Saint-Quentin. Après huit années, il avait enfin trouvé la stabilité et sa carrière allait désormais se dérouler dans cet établissement.

### **Le collège des Bons-Enfants**

L'ancienne maison des Capets, ainsi appelée en raison du vêtement<sup>4</sup> des élèves, a assuré les études de brillants savants, voyageurs, jurisconsultes, historiens et artistes de notre cité et de ses environs. Fondée par l'évêque Alomer, elle jouissait d'une bonne réputation. Notre bon saint Médard en fut l'élève et, plus tard, devenu évêque de Saint-Quentin puis de Noyon et Tournai, le protecteur.

Les temps difficiles qui régnerent ensuite firent perdre au collège des Bons-Enfants son existence même et sa renommée. Il ne la retrouva qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup>, sous la houlette de Pierre Waudès et des chanoines de l'église royale de Saint-Quentin, auxquels il servait de séminaire, et sous la protection de Raoul I<sup>er</sup>, comte du Vermandois, mort en 1151. En 1254, le roi Saint Louis fonda en l'église une chapelle dite « des Bons Enfants » et la dota de cinq livres parisis de rente sur le péage de Saint-Quentin.

Le collège absorba le collège de la Panneterie, fondé par les chanoines aux abords de la collégiale. En 1303, une importante donation de Gossuin, grainetier, et Jeanne, sa femme, permit d'y entretenir gratuitement douze élèves. Peu après, les chanoines et la collégiale obtinrent tous les pouvoirs pour le fonctionnement du collège. Ils nommaient à leur gré les principaux et les professeurs, peu nombreux, il faut le dire, et tous prêtres séculiers<sup>5</sup>. Sous le règne de Henri IV, deux prébendes furent affectées au collège.

Le collège des Bons-Enfants était établi dans la rue qui porta longtemps son nom, devenue la rue de la Sous-Préfecture, bâtie sur les ruines du collège en 1861. Détruit lors du siège de 1557, seule la grande salle resta debout, avant de s'écrouler lors d'une tempête, en 1572. Un bâtiment neuf, achevé dans les années 1580, puis la chapelle, après 1620, furent suivis de nouvelles constructions en

4. Cape : longue robe portée par les pensionnaires.

5. Jules Moureau, *Notice historique sur le Collège de Saint-Quentin*, Saint-Quentin, 1856, p. 15.

1660 et 1750. Tous ces vénérables bâtiments abritèrent les études de Pierre Ramus, de Claude Emmeré, des de La Fons, de Jacques Lescot, d'Omer Talon, des Dorigny, des Papillon, de Xavier de Charlevoix, sans compter nos brillants compatriotes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Jusqu'en 1746, le collège des Bons-Enfants resta le seul établissement d'instruction de Saint-Quentin (en 1764 : 140 élèves ; en 1813 : 171).

Après une brillante période, la Révolution survint. Le chapitre de Saint-Quentin fut dissous et le collège fermé. Réouvert en 1791, il fut à nouveau fermé en 1793, pour dix années.

À la suite de la réorganisation de l'Instruction publique, due au Premier Consul, en 1804, c'est la municipalité qui fut chargée de gérer le collège, par l'intermédiaire d'un bureau composé du sous-préfet, du maire et des « plus honorables » citoyens de la ville, dont l'archidiacre. Ce ne fut d'abord qu'une école secondaire communale. De nouveaux bâtiments furent construits en 1807, 1823 et 1840.

Dès 1812, le maire, Joly aîné, sollicitait la transformation du collège en lycée. Mais il fallut attendre le 10 août 1853 pour obtenir ce titre tellement convoité. Dès lors, le collège fonctionna en lycée jusqu'à l'achèvement des nouveaux bâtiments, construits au Champ-de-Mars, sur un hectare de terrain des fortifications, qui ouvrirent leurs portes en 1857.

Nous pouvons constater, à la lecture des listes d'anciens membres de la Société académique, combien de professeurs du collège y adhérèrent et combien de membres se louaient d'avoir reçu leur instruction au collège.

### **Jean Héré à Saint-Quentin**

Peu après son arrivée, en 1822, pour tenir un poste d'enseignement au collège, Jean Héré fut également chargé du nouveau cours d'adultes. En 1825, le professeur se lia aux érudits de la ville, parmi lesquels Fouquier-Cholet, Mangon de la Lande, Bucelly d'Estrées, Charles Daudville, Durand et Simonin, ses collègues. « Dans une courtoise atmosphère de vie intellectuelle, ils aimaient échanger leurs réflexions, et c'est – précisément – chez Jean Héré qu'ils se réunissaient <sup>6</sup>. »

En 1925, le docteur Leconte, alors président, écrivait, en relatant la séance du « cinquantenaire » : « Jean Héré réunissait chez lui plusieurs personnes communiant sous les espèces des lettres et des sciences. Le charme trouvé dans ces rencontres les décida à leur donner une régularité et un but pratique <sup>7</sup>. » Le 28 octobre 1825, ce petit groupe jeta les bases de la Société académique et en éla-

6. *Cent cinquante années dans la vie locale, 1825-1975*, op. cit., p. 14-15 et 39-40.

7. *Bulletin du Centenaire*, Société académique, 1925, p. 18.

bora les statuts <sup>8</sup>. L'autorisation officielle, toutefois, tarda. Elle ne fut obtenue que le 15 avril 1827. Parmi les douze fondateurs, certains avaient dû se retirer, mais vingt membres, nombre limite imposé par le gouvernement, se mirent à l'œuvre... Jean Héré présida la docte assemblée dès 1831. Il fut ensuite choisi à neuf autres reprises par ses collègues, pour la dernière fois en 1861. Il fut également trésorier en 1846, 1847, 1853 et 1860.

Le 11 avril 1831, Jean Héré se fixa définitivement dans sa ville d'adoption en épousant Céline Déalle, née à Saint-Quentin le 5 novembre 1810. Elle avait été son élève au pensionnat de Madame de Bucelly <sup>9</sup>. Le beau-père de Jean Héré, Victor Déalle, avait fondé en ville la première étude d'avoué en 1808. Il fut adjoint, puis maire de Saint-Quentin, de 1837 à 1841. Madame Héré donnera à son époux deux enfants : Emilienne, née en 1832, qui épousa en 1853 Auguste Raffard de Brienne, et Alfred, né en 1835, marié à Anna Dumont en 1869.

En 1822, quand Jean Héré vint occuper à Saint-Quentin sa chaire de mathématiques, le principal du collège était M. Maupérin, venu de Laon en 1821 et promu en novembre de la même année. Héré ne l'avait pas attendu pour participer à la mise en place, au collège, de cours du soir. Par la suite, il organisa des cours de géométrie et de mécanique appliquées aux arts, professés dès 1827 par lui-même et deux de ses collègues. Il donna également des cours aux pensionnats de jeunes filles de Madame de Bucelly, rue du Gouvernement, et de Madame Maydiou, rue du Petit-Origny.

Jules Moureau <sup>10</sup> a retracé brièvement la carrière de Héré. Mauperin ayant démissionné de sa direction en 1832, Héré fut nommé principal du collège, tout en conservant sa chaire de mathématiques. Peu de temps après, il obtint la nomination de deux régents supplémentaires de philosophie, de physique et chimie, puis celle d'un aumônier. Grâce à lui, son collège fut déclaré de plein exercice et sortit victorieux de la concurrence avec les premières institutions privées qui se créaient à Saint-Quentin. Rappelons d'ailleurs que les maîtres de ces pensions envoyaient leurs élèves suivre les cours du collège...

Jean Héré fut promu officier de l'Université en 1836 <sup>11</sup> et, l'année suivante, son collège obtint la première place dans les concours organisés par le recteur, ouverts à tous les collèges de l'académie d'Amiens. Tout en veillant à la bonne direction des études et à leurs progrès, Héré s'occupait aussi des installations de son établissement. Il obtient de l'administration municipale la restauration des bâtiments qui serviront encore, en 1856, de cuisine, de parloir et d'infirmierie, dans un collège qui comptait alors un peu plus de cent élèves. Mais des

8. *Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin*, 1<sup>re</sup> série, t. 4, 1830, p. 127-130.

9. *Annales de la pension De Bucelli*, Saint-Quentin, 1814-1847.

10. *Notice historique sur le Collège*, *op. cit.*, p. 18.

11. *Journal de Saint-Quentin*, 23 juin 1865.

raisons de santé obligèrent le principal à donner sa démission à la fin de l'année scolaire 1837-1838. Charles Daudville laisse entendre que cette fonction, inséparable d'un certain rigorisme indispensable à la discipline, était incompatible avec son caractère porté à l'indulgence<sup>12</sup>. Remplacé à la direction par son collègue Simonin en octobre 1838, Héré continua d'exercer son enseignement jusqu'en 1853.

« Une extrême modération dans les opinions politiques et religieuses du professeur, sur ces matières sujettes à controverses et discussions irritantes, était le propre de cet esprit judicieux et réservé » note encore Charles Daudville, qui ajoute : « En politique, Jean Héré conservait dans ses rapports hiérarchiques une certaine dignité pleine d'indépendance, qui permettait de le compter au nombre des amis d'une sage liberté<sup>13</sup>. »

C'est Jean Héré qui avait sollicité la présence d'un aumônier au sein du collège. Une vieille et respectueuse amitié l'avait lié à l'abbé Guillon, traducteur des auteurs grecs, devenu depuis aumônier de la reine Marie-Amélie. Deux pièces de vers, *L'Immortalité et Pourquoi Dieu a créé l'homme imparfait*, laissent apparaître la nature de ses convictions religieuses. Son entourage témoigne de sa bienveillance, son affabilité, son indulgence, son dévouement aux siens, à ses amis, à sa patrie. C'est probablement cet état d'esprit qui le porta à accepter de figurer sur la liste des candidats aux élections municipales (18 août 1846) conduite par Charles Lemaire, philosophe et humaniste bien connu des Saint-Quentinois. Mais, redevenu régent de mathématiques au collège, Jean Héré, élu dans la 2<sup>e</sup> section, vit sa nomination de conseiller refusée, en tant que salarié de la ville, et l'élection est annulée. Il présenta une requête au roi. Entendu le Conseil d'Etat, il fut finalement admis que le professeur était fonctionnaire de l'Université, nommé par le ministre de l'Instruction publique, et ne devait donc pas être considéré comme agent salarié de la ville. Ainsi, l'arrêté du 18 avril 1846 du conseil de la préfecture fut annulé et l'élection de Jean Héré déclarée bonne et valable. « Le Garde des Sceaux et le Ministre de l'Intérieur sont chargés de l'exécution de la présente ordonnance royale<sup>14</sup>. » Le professeur fut élu aux élections municipales suivantes, toujours au moins dans les douze premiers de la liste. Il fut aux côtés du docteur Bourbier lors de la proclamation de la Deuxième République.

Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 provoqua la démission du maire et de son conseil et la mise en place d'une commission municipale, dirigée par Auguste Foy, neveu du général, doyen d'âge, puis par Charles Namuroy, qui sera ensuite maire de Saint-Quentin. Le 27 décembre, le sous-préfet Symphor Boitelle réunit les membres des tribunaux, des prud'hommes, de la commission municipale, des hospices et bureaux de bienfaisance, les professeurs du collège, les officiers de la

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. Archives communales de Saint-Quentin, 1 K 37.

Garde Nationale. « Je suis heureux, dit-il, de saisir cette première occasion qui m'est offerte de me trouver au milieu de vous, pour payer ici un tribut de reconnaissance aux honorables citoyens qui, dans les jours difficiles, ont accepté la tâche laborieuse de maintenir l'ordre de la cité <sup>15</sup>. » Aux élections de septembre 1852, Jean Héré resta avec Charles Namuroy. Il fut réélu en août 1860. Dans les municipalités présidées ensuite par Charles Picard et Huet-Jacquemin, l'ancien professeur – à la retraite depuis 1853 – apporta toute sa participation, jusqu'à sa mort, en 1865.

### La Société académique et Jean Héré

Dès 1827, le préfet de l'Aisne, le comte de Floirac, avait souhaité que la société porte de nom de « Société académique des Sciences, Arts, Belles-lettres et Agriculture » et intègre dans ses travaux l'amélioration et la défense des intérêts de cette dernière branche, non encore représentée dans le département de l'Aisne. Ce rôle fut par la suite dévolu aux les comices agricoles ; celui de l'arrondissement de Saint-Quentin fut fondé en 1852.

Déclarée le 15 août 1831 « d'utilité et reconnue » (ce qui équivalait alors à la formule de « l'utilité publique »), notamment pour sa vocation agricole et industrielle, par le roi Louis-Philippe, la Société académique put, au cours des ans, recevoir des legs exonérés de droits. À cette époque, la société se composait déjà de 175 membres, soit 25 résidants, 92 correspondants et une section agricole de 21 membres associés et de 35 correspondants. Quarante-neuf sociétés françaises et étrangères correspondantes l'enrichissaient de leurs expériences et de leurs publications. Et, par voie de réciprocité, elle aidait également celles-ci à s'enrichir.

Jean Héré, dans le rapport de l'année 1827, affirmait l'intérêt des études en général et de celles des sciences mathématiques en particulier : « Ce sont elles qui ont formé et qui entretiennent ces beaux établissements industriels <sup>16</sup> qui font l'orgueil de notre cité et l'admiration de nos compatriotes. Voyez ces machines ingénieuses qu'un sauvage [sic] prendrait pour des êtres vivants et parfaitement organisés, c'est la géométrie qui a déterminé leur forme, c'est la mécanique qui les a mises en mouvement <sup>17</sup>. » Mais, comme le souligne Charles Daudville, « la pratique des mathématiques n'atténuait en rien le goût de Jean Héré pour la littérature. On peut même dire qu'il existait en lui une certaine vocation pour la poésie, mais spécialement pour ce genre de poésie exceptionnelle qui met en action, avec la pensée de les corriger, les vices et les travers de l'espèce humaine : la

15. *Délibération du conseil municipal*, 27 décembre 1851, Archives communales de Saint-Quentin.

16. On peut les admirer dans l'album *Monuments, établissements et sites les plus remarquables du département de l'Aisne* par Edouard Pingret, Paris, 1821.

17. *Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin*, 1<sup>re</sup> série, t. 1, 1827, p. 28.

fable, petite comédie en raccourci, condensée en une situation et en quelques vers, et où la moralité doit se détacher nettement de la fiction <sup>18</sup>. »

En effet, le 21 octobre 1830, lors de sa première présidence, Jean Héré montra l'intérêt qu'il portait à la littérature. Par la suite, presque tous les volumes de Mémoires de la Société académique publièrent des poèmes et, entre autres, des fables de Jean Héré. On peut citer « Le moucheron et le verre qui grossit », « Le jeune homme », « La jeune fille » <sup>19</sup>:

*Mes bons parents, je vous adore  
Je suis bien heureuse par vous !  
Pourquoi cependant je l'ignore,  
Pourquoi dans un état si doux,  
Mon cœur désire-t-il encore ?*

Héré quittait parfois le genre élégiaque et contait les efforts de Parmentier pour propager la consommation de la pomme de terre, « ce fécond tubercule, à la riche féculé » :

*[les sentinelles qui simulent la garde des champs se retirant]  
On entre dans le champ, on emporte en cachette ;  
Cette habile manœuvre ainsi se continue.  
Quand, de fouiller le champ, l'heure est enfin venue  
On reconnaît qu'il est récolté tout entier.*

Encore quelques titres : « L'arbre greffé », « La couvée », « Un spectacle de foire » <sup>21</sup>:

*Sur sa figure blême à l'air trop ingénu  
Le malheureux, berné par chacun à la ronde  
Reçoit de grands soufflets pour amuser le monde.*

« L'abeille imprévoyante », « Les nids d'oiseaux », « La chasse au miroir » <sup>22</sup>:

*Il n'est pas que les alouettes  
Que l'on prenne ainsi par les yeux ;  
On prend de même les coquettes  
Et les hommes ambitieux.*

Son attrait pour la fable et les « fabliers » conduira Jean Héré à mettre à l'honneur, en 1851, le talent de notre compatriote Charles Desains, parent des

18. *Journal de Saint-Quentin*, 23 juin 1865.

19. « La jeune fille », 1<sup>re</sup> strophe, t. 1, p. 260.

20. « Parmentier », 2<sup>e</sup> strophe, t. 10, p. 205-207.

21. « Un spectacle de foire », 2<sup>e</sup> strophe, t. 10, p. 208-210.

22. « La chasse au miroir », 2<sup>e</sup> strophe, t. 11, p. 263.



deux savants frères Edouard et Paul, plus connus des Saint-Quentinois. Charles Desains, né en 1789 à Lille, pratiquait plusieurs arts, la poésie et la peinture. Elève de David, auteur de belles toiles, il était professeur de dessin à l'école normale et membre de la Société philotechnique. Un gros recueil de ses *Fables, anecdotes et contes* fut publié en 1861 (seconde édition), orné de la statue du bon La Fontaine dessinée par l'auteur. Au décès de ce dernier, en 1863, Jean Héré lui rendra un nouvel hommage à la Société académique <sup>23</sup>.

Fréquemment rapporteur du concours de poésie, Jean Héré publia lui-même deux recueils de fables, en 1830 et en 1860, au profit des indigents. Il pratiqua toute sa vie l'art de la fable, dont certaines figuraient encore dans le volume de *Mémoires* de 1864, un an avant le décès de notre poète-mathématicien. Une petite pièce en vers remporta un tel succès, que celle-ci se trouva deux fois transcrite dans ce même ouvrage. Il s'agit de « La rose blanche devenue rose » <sup>24</sup>:

*Un conte arabe dit qu'emblème de candeur  
La rose un jour naquit d'une entière blancheur  
Mais qu'un regard de l'homme, en s'arrêtant sur elle  
Soudain la fit rougir et la rendit plus belle.  
Sous un simple regard, la vierge aussi rougit ;  
Ce pudique incarnat nous charme et l'embellit.*

Jean Héré traduisit également toute sa vie, et jusque dans ses derniers mois, les Odes d'Horace, dont quelques extraits parurent en 1863, notamment le « Retour d'Horace sur lui-même » <sup>25</sup>:

*Il peut, ce Dieu puissant, élever, abaisser  
Du plus humble degré, conduire au rang suprême ;  
La fortune d'un front, ravit un diadème  
Que sur un autre front elle court déposer*

et « A Torquatus » <sup>26</sup>:

*L'année et les saisons, l'heure entraînant les jours  
Tout t'avertit que rien ne doit durer toujours.*

Le poète a aussi traduit des fables du La Fontaine italien, Lorenzo Pignotti <sup>27</sup>.

En 1839, sont publiés des extraits du traité de rhétorique que le professeur

23. *Mémoires...*, *op.cit.*, 3<sup>e</sup> série, t. 5, 1864, p. 69-72.

24. « La rose blanche devenue rose », 3<sup>e</sup> strophe, p. 375.

25. « Retour d'Horace sur lui-même », 3<sup>e</sup> strophe, t. 3, p. 293 à 310.

26. « A Torquatus », 3<sup>e</sup> strophe, t. 4, p. 310 à 318.

27. *Mémoires...*, *op.cit.*, 3<sup>e</sup> série, t. 6, 1866, p. 3.

a destiné à ses élèves des pensionnats de jeunes filles<sup>28</sup>. Il se défend d'aucune prétention : « Il existe tant de rhétoriques françaises que l'on est en droit de me demander pourquoi j'ai pris la peine de composer celle-ci. N'ai-je pu en trouver une seule qui me convînt ? Ai-je eu la prétention de faire plus ou mieux que ceux qui se sont occupés de cette matière ? Je ferai d'abord observer que celui qui enseigne a besoin d'approprier son enseignement à ses élèves ; qu'il n'enseigne jamais mieux que d'après ses idées et sa méthode ; que cette méthode, ne fut-elle pas absolument la meilleure, elle l'est toujours, relativement à lui. Cela posé, je dirai que, loin de vouloir faire plus que ce qui s'est fait jusqu'à présent, j'ai peut-être voulu faire moins, j'ai voulu faire différemment. » Et Charles Daudville souligne que, dans ce traité, contrairement aux usages de l'époque, Héré cite volontiers des auteurs contemporains. Ajoutons que le maître dédiait cet ouvrage « à son élève préférée », sa propre fille<sup>29</sup>.

De nombreux extraits des discours et rapports conservés montrent la modernité de ses idées. Lors de l'inauguration de son cours de géométrie et de mécanique, en 1826, Héré démontre la nécessité de rendre populaires les sciences et l'imperfection notoire de l'industrie sans leur secours. « Il faut en convenir, dit-il, si la France connaît les meilleurs auteurs, chez lesquels l'Angleterre elle-même vient s'instruire ; si elle a un génie plus inventif, puisque la plupart des découvertes des derniers temps nous appartiennent, l'Angleterre sait, mieux que nous, profiter de nos connaissances et employer nos propres découvertes<sup>30</sup>. »

« Les travaux de notre société sont si riches et si variés, souligne le président avant de présenter son rapport pour 1829, qu'il est à craindre que nous ne présentions, pour ainsi dire, qu'une table des matières... » Lors de ses communications, Jean Héré présenta des exposés sur les puits artésiens, les aérolithes, les variations de la température. Il étudia le mémoire d'un savant allemand sur la densité du lait de vache. Le texte d'une importante recherche, citée en 1828, sur « L'astronomie des peuples anciens, de sa naissance à nos jours », qui remonte à 2000 ans avant Jésus-Christ, n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Lors de la séance publique du 21 octobre 1830, Jean Héré déclarait : « Au milieu des événements mémorables qui se passent autour de nous, dans un moment où la politique seule absorbe toute l'attention publique, il est difficile de détourner les esprits d'un aussi grand spectacle pour les arrêter sur les travaux d'une modeste académie<sup>31</sup>. » Et, après avoir mentionné les recherches des diverses sections, il rappelait aux membres : « Grâce aux lumières et au zèle de votre section d'agriculture, combien d'utiles améliorations se sont déjà intro-

28. *Mémoires...*, *op.cit.*, 1<sup>re</sup> série, t. 5, 1864, p. 269-271.

29. *Journal de Saint-Quentin*, 23 juin 1865.

30. *Mémoires...*, *op. cit.*, 1<sup>re</sup> série, t. 1, 1826, p. 27-29.

31. *Mémoires...*, *op. cit.*, 1<sup>re</sup> série, t. 4, 1830, p. 9.

duites dans nos campagnes ! Les jachères ont presque partout disparu, le maïs (dans le Soissonnais) et le chou-arbre de Laponie<sup>32</sup> sont cultivés, l'extirpateur<sup>33</sup> se répand, les charrues se perfectionnent. Plusieurs constructeurs avisés de l'arrondissement sont l'objet de rapports favorables. »

Le 9 mars 1841, en l'absence du président Raison, Jean Héré présida la séance trimestrielle d'agriculture. On y traita de houblon, de vicinalité, de graines de poireaux et du mûrier. Il disait : « La première des industries est l'agriculture : elle est la mère de toutes les autres ! »

### **L'inauguration de la gare**

Nous voici le 9 juin 1850. La ligne des « Chemins de fer du Nord » est parvenue de Paris – par Creil – à Saint-Quentin. C'est un jour à marquer d'une pierre blanche, pour la ville et la Société académique. Le Prince-Président Louis Napoléon Bonaparte, en personne, vient en notre ville inaugurer la gare et la ligne. Le docteur Bourbier, maire, et son conseil municipal, ont tenu à associer la Société académique et son président, Jean Héré, à la réception préparée pour le chef de l'Etat. Le Prince-Président arrive à cinq heures et demie au palais de justice, dans l'ancienne abbaye de Fervaques, accompagné de quatre ministres et de nombreuses personnalités. C'est Jean Héré, entouré de Charles Gomart et des membres du bureau de la Société académique, qui le reçoit au bas du perron de la salle des Pas-Perdus.

On lui présente successivement trois expositions : dans la cour, sous une tente, les productions horticoles, puis, dans les galeries du premier étage, les productions industrielles, enfin, une galerie d'art où figurent les pastels de Delatour. Elles attirent toutes les trois le plus vif intérêt du président. Celui-ci fait ensuite son entrée dans la grande salle des cérémonies, où se trouvent réunis la plupart des membres résidents et correspondants de la Société académique, au nombre d'environ 400, les lauréats de l'agriculture, de l'industrie, de l'horticulture et de nombreuses notabilités de la région, soit une assemblée composée au total d'environ 900 personnes. Accueilli par les plus vives acclamations, le président de la République va se placer sur l'estrade, au milieu des personnes de sa suite et des membres du bureau de la Société académique.

Le chef de l'Etat est venu là surtout pour présider la remise des récompenses. Jean Héré présente avec ces mots : « [...] l'élite des travailleurs de toutes conditions, de cette ruche d'abeilles laborieuses, qui ne demandent leur bien-être qu'à leur travail. Cette république n'admet pas de parasites : chacun ici apporte son tribut, depuis l'enfant qui garde le troupeau ou prépare la matière première,

32. Il s'agit d'une plante arbustive oléagineuse d'hiver, qui vit plusieurs années.

33. Instrument qui, en brisant les mottes, sert à extirper les racines des plantes adventices vivaces.

jusqu'à celui qui dirige la ferme ou l'atelier, ou conclut les transactions. Vous-même, Monsieur le Président, vous, le Chef du Gouvernement, n'êtes-vous pas le premier des travailleurs et celui dont la tâche est la plus difficile ? »

« Je suis heureux de me trouver parmi vous, répond le chef de l'Etat. Car, voyez-vous, mes amis les plus sincères et les plus dévoués ne sont pas dans les palais. Ils sont sous le chaume ; ils ne sont pas sous les lambris dorés, ils sont dans les ateliers, sur les places publiques, dans les campagnes... » Henri Souplet présente le palmarès de l'exposition industrielle, Charles Gomart celui de l'agriculture et Louis-Napoléon tient à remettre de sa main les prix et les récompenses.

On lui présente plus spécialement Jean-Baptiste Pruvost, dit « Bonne âme », charretier depuis 58 ans à Aubencheul-au-Bois, dans la même famille. En 1830, la ferme fut presque entièrement détruite par un incendie. Pruvost voulut venir en aide à Madame veuve Lefranc, « l'dame ». Il lui apporta toutes ses économies, disant : « J'ai gagné cet argent dans votre maison, il est à vous, je puis faire sans ! » Le jury de moralité avait offert, par acclamation, une médaille d'or, hors ligne, au brave homme. Le président de la République la lui remet avec ces mots : « Je suis heureux de remettre à cet excellent serviteur le prix décerné par la Société académique. Mais c'est trop peu pour une si belle action. Je lui accorde la décoration de la Légion d'honneur ». Faisant alors asseoir près de lui le vénérable vieillard, le président attache lui-même sur sa blouse l'étoile d'honneur. Des acclamations prolongées saluent son geste. Le chroniqueur ajoute naïvement : « Ce moment a du être pour le Président le plus beau de ceux qu'il a passés dans notre cité ! » Il décerne aussi une médaille d'honneur de la Société académique à l'infirmière Marie-Catherine Lefèvre qui a passé sa vie à l'Hôtel-Dieu, notamment pendant l'épidémie de choléra, avec le plus grand dévouement.

Avant son départ, le président remet au maire une somme de 3 000 francs que la Société académique est chargée de répartir parmi les agents primés de l'agriculture et de l'industrie. Lors de la réunion suivante, le 7 juillet 1850, le président Héré assure, avec ses collègues, la répartition équitable de cette somme. Il rappelle que, treize ans auparavant, la Société académique a innové en décernant des récompenses aux agents de l'agriculture et que cette année, pour la première fois, la même pratique est appliquée aux agents de l'industrie <sup>34</sup>.

Le 28 mai 1852, Jean Héré fait sa « lecture », comme on dit alors à la Société. Celle-ci a pour titre : « La femme a, dans tous les temps, pris part aux travaux de l'esprit humain <sup>35</sup>. » Il rappelle les époques gauloises, romaines et du Moyen-Age, puis cite pêle-mêle sainte Radegonde, la dame de Faïel, Jeanne Hachette et Jeanne d'Arc, Christine de Pisan et Marguerite de Valois, la marquise de Sévigné et bien d'autres.

34. « Visite du Prince-Président L. N. Bonaparte », *Mémoires...*, *op. cit.*, 2 série, t. 8, 1851, p. 7-31.

35. *Mémoires...*, *op. cit.*, 2 série, t. 9, 1852, p. 291-322.

En septembre de la même année, Jean Héré, en présidant le concours agricole, félicite les auteurs d'innovations. « Vous continuerez, Messieurs, à accepter, à rechercher, le concours désintéressé des hommes de bonne volonté. Les hommes capables sont rares, les hommes de bonne volonté le sont encore plus, les hommes désintéressés encore bien davantage. Vous direz à ceux qui viendront à vous : déposez toute préoccupation politique en entrant ici ; car la politique divise les hommes et nous avons besoin d'être unis. Vous leur direz encore : déposez toute préoccupation personnelle : la Société s'occupe de l'intérêt général et elle est peu disposée à s'occuper des intérêts particuliers. Ne comptez pas non plus sur quelque reconnaissance, ce serait encore une certaine ambition, et il faut vous en dépouiller tout à fait <sup>36</sup> ». Rappelons que la Société académique, statutairement et dans les faits, interdit toute politique, qu'elle s'en est toujours bien trouvée, et qu'elle s'en trouve toujours et encore bien.

Mais l'année 1852 marque la scission survenue au sein de la section agricole, avec la fondation du comice agricole de l'arrondissement de Saint-Quentin, et la séance fut véritablement houleuse. Il suffit d'ailleurs se reporter au premier bulletin du Comice <sup>37</sup> pour s'en rendre compte. Ses fondateurs accusaient, ouvertement parfois, les bourgeois de la ville, membres de la Société académique, et bailleurs de terres pour certains, de vouloir améliorer les rendements agricoles pour augmenter le prix des fermages, dans leur propre intérêt !

Jean Héré avait déjà affirmé, en février 1852 : « Je repousse cette espèce d'antagonisme absurde qui veut qu'un vent funeste souffle entre la ville et la campagne ». En fait, la Société académique n'a toujours eu comme seul souci que l'intérêt général de la région et du pays. Elle continuera longtemps, avec un noyau de fidèles, à œuvrer en faveur de l'agriculture <sup>38</sup>.

En 1856, Héré donna un rapport d'études sur les fouilles archéologiques de Montescourt <sup>39</sup>. Il assura toujours, et jusqu'à ses derniers jours, un rôle très actif au sein de la Société académique, où il présida aussi la commission des maisons ouvrières, et au sein du conseil municipal.

## Les dernières années

Jean Héré et sa famille demeuraient 2, rue Fréreuse, dans une ancienne maison canoniale aujourd'hui reconstruite. D'après le plan de 1828, elle était en saillie sur la place des Enfants-de-Choeur. Pour se rendre au collège, il n'avait

---

36. *Mémoires...*, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> série, t. 10, 1853, p. 5-13.

37. *Bulletin du Comice agricole de l'arrondissement de Saint-Quentin*, 1<sup>re</sup> année, n° 1, mars 1852.

38. Au moins jusqu'en 1876 : *Mémoires...*, *op. cit.*, 3<sup>e</sup> série, t. 14, 1877.

39. *Mémoires...*, *op. cit.*, 3<sup>e</sup> série, t. 1, 1858, p. 365-368.

qu'à traverser cette place, la rue de l'Official et la rue de Morlaincourt – aujourd'hui de Vesoul.

Charles Daudville nous a brossé son portrait : « Héré était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, son front était assez haut, les cheveux relativement courts, les yeux noirs saillants et expressifs ; il avait un sourire plein de bonté, avec une légère pointe d'ironie. Sa voix et son débit manquaient d'ampleur, mais sa parole était facile, simple, sans trivialité comme sans recherche. Sous une apparence de calme, le professeur avait à vaincre une certaine timidité naturelle. Il était resté alerte malgré son âge <sup>40</sup>. »

Le 21 juin 1865, les amis de Jean Héré apprirent avec stupeur et chagrin son décès. Il avait 71 ans. Vivement alarmé, paraît-il, par une insolation dont son fils avait été victime « l'excellent père s'était rendu en toute hâte auprès de lui, l'avait ramené, et c'est à son retour que, rassuré sur cette indisposition, il fut lui-même emporté en trois jours par une congestion pulmonaire <sup>41</sup> ». La triste nouvelle se répandit bientôt dans la ville. Aux obsèques de Jean Héré - dont la veuve lui survécut jusqu'en 1870 - Pierre Bénard, architecte et président de la Société académique, lui rendit, avec éloquence, un hommage émouvant <sup>42</sup>.

Ses fonctions au sein de l'Université – et ses cours gratuits – ne lui avaient procuré qu'une modeste aisance. On peut le croire, puisqu'il avait signé cette fable <sup>43</sup>:

*La fortune, un soir, à ma porte  
Vint frapper, disant : – Ouvrez-moi ;  
Ouvrez, ami, sans nul effroi ;  
C'est la fortune et son escorte.*

*– Moi, votre ami ! je n'en crois rien ;  
Je suis poète et suis sans bien.  
Mon logis est étroit, ma bourse est peu garnie ;  
Je ne puis recevoir si grande compagnie.*

*– Accueillez-en une partie ;  
Que chez vous les honneurs, l'or et la dignité  
Reçoivent l'hospitalité.*

*Impossible. – La gloire, au moins, la renommée  
Par vous sera plus estimée  
– Pas davantage, en vérité.  
Je perdrais mon repos pour un peu de fumée.*

Monique SEVERIN

40. *Journal de Saint-Quentin*, 23 juin 1865.

41. *Ibid.*

42. *Journal de Saint-Quentin*, 25 juin 1865.

43. « La fortune et le poète ».